

# Penser en temps de pandémie

## Depuis le premier confinement, universitaires et essayistes prennent le pouls de la crise sanitaire et s'efforcent de penser ce qui nous arrive.

**P**endant que les scientifiques travaillent à mettre au point le vaccin contre le Covid, le monde des idées n'est pas resté atone. Lui aussi s'attache, à sa manière, à produire des antidotes à la crise multiforme qui nous frappe. Depuis le choc du confinement du printemps – et pour de nombreux mois encore si on en juge par les annonces des éditeurs –, philosophes, sociologues, anthropologues, économistes tentent de dégager ce que nous apprend cette crise inédite.

Dire que les intellectuels n'ont pas été pris par surprise serait mentir. Le volumineux *Tracts de crise* (Gallimard, 552 p., 17 €), qui rassemble les textes d'une soixantaine d'auteurs écrits durant le premier confinement, témoigne au contraire du bouleversement qu'il a provoqué et du difficile passage « du choc à l'expérience » (Arthur Dénoeux et Antoine Garapon).

Face à l'arrêt des activités courantes, le philosophe ou l'écrivain n'apparaît pas, dans un premier temps, mieux armé que les autres. Dans *Dans la pensée virale* (Actes Sud, 152 p., 16 €), le philosophe Slavoj Žižek voit même dans le mode de vie solitaire de l'intellectuel, voisin du confinement, une fragilité propre : celui-ci n'a pas eu la possibilité de changer de style de vie pour s'adapter à la nouvelle menace. « *Lorsqu'il ne se produit pas de grand changement dans notre réalité quotidienne alors même qu'une menace grave plane sur nous, alors cette menace est vécue comme un fantôme spectral, qu'il n'est possible de discerner nulle part et qui, pour cette raison même, accède à la toute-puissance* », écrit-il. Peut-être livre-t-il là, indirectement, une explication aux difficultés du second confinement qui n'offre plus de nouveauté rassurante face au danger...

Par-delà cette sidération première, le monde intellectuel s'est toutefois montré outillé pour penser une crise, dont il n'avait pas prévu la forme mais dont il présentait l'imminence. Nombreux sont ceux qui la regardent comme une opportunité, douloureuse, pour inventer d'autres manières



Chronique d'un confinement, par le photographe Juan Manuel Castro Prieto. Vingt-huitième jour, à Madrid, le 10 avril. Juan Manuel Castro Prieto/Vu

de vivre. « *Il ne faut jamais gâcher une bonne crise* », écrit ainsi l'historien et essayiste Rutger Bregman dans l'ouvrage collectif *Comment faire ?* (Seuil, 290 p., 19,90 €). Il estime qu'un tournant idéologique est désormais possible, alors qu'il était encore limité aux marges il y a peu. Nous sommes entrés dans un temps « *où la plasticité idéologique s'accroît, où les certitudes vacillent* », estime Vincent Message dans le même volume.

**La vulnérabilité nous rassemble, estime le philosophe Jean-Luc Nancy, qui parle de «communovirus».**

« *Lorsque cette crise se produit, les mesures qui sont prises dépendent des idées qui sont dans l'air du temps* » : Bregman cite avec malice ces propos de Milton Friedman (1912-2006), l'un des pères du néolibéralisme, pour les prendre à rebours : ce sont désormais les propositions de régulation, de fiscalité solidaire et d'investissement durables qui ont le vent en poupe. La vulnérabilité nous rassemble, estime le philosophe Jean-Luc Nancy, qui parle de « *communovirus* » (*Un trop humain virus*, Bayard, 110 p., 14,90 €), tandis que Slavoj Žižek réinvestit l'utopie communiste, « *en tant qu'antidote au capitalisme du désastre* ».

Le constat d'un épuisement du capitalisme revient sous de nombreuses plumes. Antoine Perraud, journaliste, collaborateur régulier au supplément littéraire de *La Croix*, estime que la pandémie signe l'arrêt d'obsolescence du « *capitalisme réel* », né de la défaite du « *socialisme réel* » en 1989, mais qui mêle – comme son défunt frère ennemi – bureaucratie, opacité, autoritarisme, inégalitarisme et productivisme à outrance.

Jean-Luc Nancy invite cependant à la prudence à l'endroit des multiples avis de décès délivrés au capitalisme. « *Il semble suffire de prononcer le mot "capitalisme" pour avoir exorcisé le diable (...). Il nous faut le redire, ce diable est très vieux qui a fourni le moteur de l'histoire du monde moderne, configurant et modelant le monde* »,

Suite page 12. ●●●

## Penser en temps de pandémie

*Par-delà la sidération première, le monde intellectuel s'est montré outillé pour penser une crise dont il n'avait pas prévu la forme mais dont il pressentait l'imminence.*

●●● Suite de la page 11.

écrit-il. « La production illimitée de la valeur marchande est devenue la valeur en soi, la raison d'être de la société. Les effets ont été grandioses, un nouveau monde a surgi. Il se peut que ce monde soit en train de se décomposer mais sans rien nous fournir pour le remplacer. »

La crise vient ainsi plonger profondément son couteau dans notre modernité, mettant à vif ses valeurs, touchant les nerfs de ses contradictions. Dans le sillage des interrogations polémiques levées au printemps par le philosophe italien Giorgio Agamben, les philosophes Olivier Rey (*L'Idolâtrie de la vie*, Gallimard, 58 p., 3,90 €) et Alexandra Laignel-Lavastine (*La Déraison sanitaire*, Le Bord de l'eau, 108 p., 12 €) interrogent cette crise qui a placé au-dessus de toutes valeurs la volonté de « sauver des vies ». « Sur quelles libertés (...) les populations ne sont-elles pas disposées à transiger, quelles

**La crise vient ainsi plonger profondément son couteau dans notre modernité, mettant à vif ses valeurs, touchant les nerfs de ses contradictions.**

sujétions ne sont-elles pas prêtes à accepter, pour fuir devant cette terreur (de la mort), avec laquelle plus aucun rite ne permet de composer? », se demande Olivier Rey, tandis qu'Alexandra Laignel Lavastine critique la façon dont « l'argument sanitaire massif et exclusif a d'emblée prévalu » et le « panmédicalisme » qui s'est emparé de nos sociétés « post-tragiques ». « Seul celui qui a perdu son âme ne pense qu'à sauver sa peau », estime-t-elle, citant Bernanos.

Slavoj Zizek se montre moins sévère avec notre souci de la vie. Avec Maurice Blanchot, il estime que « notre désir désespéré de survivre » n'implique en rien « d'oublier de changer les choses »... L'avenir dira si le sacrifice du confinement était un simple réflexe vitaliste ou la condition nécessaire – mais non suffisante – à la renaissance des idéaux humanistes.

Élodie Maurot

## Penser le pire et inventer le meilleur

— C'est en convenant du caractère inexorable de la catastrophe que nous pourrions y faire face par l'action créatrice, nous dit le socio-économiste Bernard Perret.

**Quand l'avenir nous échappe**  
**Ce qui se cache derrière la crise**  
de Bernard Perret  
Desclée de Brouwer,  
232 p., 18,90 €

Soyons sérieux un instant. Qui pourrait croire que nous allons continuer à vivre éternellement comme nous le faisons aujourd'hui? La crise sanitaire n'est rien d'autre qu'un premier signal avant de nouvelles catastrophes, notamment écologiques, que nous sommes en train de préparer par nos dénis... Le plus brutal est donc à venir. C'est à partir de ce constat froid d'expert que Bernard Perret tente de nous aider collectivement à élaborer une vision sensée de notre avenir.

Comment s'y prendre quand nous ne maîtriserons ni le déroulement ni le sens de ce qui va sûrement nous arriver? Nous savons juste que le pire est devenu sûr. Adopter une perspective apocalyptique, c'est ainsi admettre que « la lucidité et la sagesse ne viendront jamais spontanément ». Le philosophe Jean-Pierre Dupuy l'a déjà noté: « Nous ne croyons pas ce que nous savons. »

Les petits bricolages auxquels nous nous livrons, sorte de *greenwashing* généralisé, ne peuvent pas être à la hauteur de la menace parce qu'ils refusent l'évidence: comme le note Bruno Latour, « nous avons changé de paradigme ». C'est parce que nous reconnaissons que la catastrophe est possible que nous commencerons à avoir une chance de l'éviter...

L'exploration la plus riche et

la plus concrète du livre de Bernard Perret est celle des réponses possibles à cette question très précise: « Que faire? » Expert de l'évaluation des politiques publiques, Bernard Perret sait bien que les ruptures exigées auront des effets redoutables sur l'organisation sociale. Si l'on décide de rompre avec l'économie de marché, tellement destructrice dans sa logique selon lui, l'État providence disparaîtra dans le même temps avec tous les services et les protections qui s'y attachent.

**Comment s'y prendre quand nous ne maîtriserons ni le déroulement ni le sens de ce qui va sûrement nous arriver?**

Sortir de ce modèle imposera, à tous et à toutes, de mobiliser des ressources nouvelles à partir de la solidarité: le don par chacun à la collectivité de temps et d'énergie. « Il n'y aura pas de transformation écologique et démocratique de la société sans progrès dans l'intériorisation d'une conscience communautaire suscitant l'expression spontanée de la solidarité, l'aptitude à coopérer et à débattre de manière constructive, l'acceptation du contrôle social, l'autodiscipline et le sens du sacrifice. »

On n'atterrira pas dans un jardin de roses. Mais c'est sans doute le prix à payer pour une rupture salvatrice et pour offrir un cadre de rationalité alternatif. Rompre avec l'existant à un coût très élevé, rappelle Bernard Perret. C'est, pourtant, « sous l'effet de contraintes assumées que s'inventent de nouvelles manières de donner du goût et du sens à l'existence ».

François Ernenwein

**Chronique d'un confinement, par le photographe Juan Manuel Castro Prieto. Vingt-troisième jour, à Madrid, le 5 avril. Juan Manuel Castro Prieto/Vu**



## Dompter nos peurs pour y résister

— L'anthropologue Michel Agier se penche sur nos vies confinées, à commencer par la sienne.

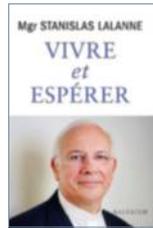
— Plus qu'un journal de bord, il nous livre une réflexion sur la peur, et les moyens de s'en libérer.

**Vivre avec des épouvantails. Le monde, les corps, la peur**  
de Michel Agier  
Premier Parallèle,  
160 p., 16 €

Il est des livres que l'on n'oublie pas tant ils nous accompagnent dans des périodes singulières et âpres. L'ouvrage de l'anthropologue Michel Agier est de ceux-là, qui commence pourtant comme un – énième? – journal confiné, né de l'urgence de « faire quelque chose », alors que

la première vague submerge les hôpitaux français. Les questions des chercheurs ne flottent pas dans un univers d'idées pures, nous démontre-t-il ainsi, mais jaillissent des apories du quotidien. Ce qui nous arrive avec cette épidémie est bien notre interrogation commune, que nous cherchons tous à sonder au moyen de nos émotions. « C'est donc en toute rigueur faire œuvre de savant que de partir de ses propres impressions et ressentis. »

Dans le vocabulaire de l'anthropologie, cela s'appelle un « fait social total », qui bouscule la société dans toutes ses dimensions. Ce qui fait événement, ce qui nous arrive, souligne Michel Agier, c'est moins la pandémie elle-même que les réponses qui y sont apportées, comme l'interruption de la vie familiale et sociale. « Ce qui m'inquiète, écrit l'auteur, c'est le fait que nos ●●●



## Espérer dans la pandémie

— Deux évêques, Mgr Matthieu Rougé et Mgr Stanislas Lalanne, reviennent dans leurs ouvrages respectifs sur la crise sanitaire que nous vivons depuis le début de l'année, et invitent à l'espérance.

**Un sursaut d'espérance, Réflexions spirituelles et citoyennes pour le monde qui vient**  
de Mgr Matthieu Rougé  
Éd. de l'Observatoire,  
124 p., 14 €

**Vivre et espérer**  
de Mgr Stanislas Lalanne  
Salvator, 102 p., 9,80 €

L'évêque de Nanterre décrit les révélations et paradoxes de cette crise, durant laquelle des trésors de générosité et de solidarité se sont déployés, mais aussi un esprit de peur, parfois de délation. Le confinement du printemps 2020 a été, pour certains « *un temps de souffrance, de deuil, d'inquiétude économique, de tensions conjugales et familiales, d'isolement, de désert spirituel et amical voire de dépression tandis que, pour d'autres, il laisse le souvenir d'un moment de grâce, d'approfondissement intellectuel et spirituel, d'harmonie conjugale et familiale renouvelée, de contemplation de la nature, de fraternité inédite* », explique-t-il. Une constatation partagée par l'évêque de Pontoise.

Certes, « *cette pandémie s'ajoute au drame de ces milliers d'innocents mourant dans des guerres, des tragédies et des tremblements de terre* », décrit Mgr Lalanne. Mais, ajoute-t-il, « *quelle étrange merveille que de voir poindre l'aurore de la vie nouvelle en passant par ce vide, en traversant l'abîme* »

**«Que nous est-il arrivé?» s'interroge l'évêque de Nanterre, suggérant que «nous avons pêché par amnésie et par orgueil».**

noir pour se trouver dans l'éblouissement de l'entraide, de la fraternité, de la bienveillance envers l'autre. » Mgr Lalanne revient ainsi sur ces semaines de printemps où le département du Val-d'Oise (aux limites desquelles correspond son diocèse), l'un des plus peuplés du pays fut aussi l'un des plus atteints par l'épidémie, après le Haut-Rhin et la Seine-Saint-Denis. Il en propose une relecture humaine et spirituelle, identifiant les combats spirituels auxquels nous sommes appelés et invitant à retrouver une authentique espérance.

Clémence Houdaille

**Géopolitique du Covid-19, ce que nous révèle la crise du coronavirus**  
de Pascal Boniface  
Eyrolles, 192 pages, 13,90 €

Incertitude, sidération; ces mots clés résument notre état mental devant la crise sanitaire qui frappe le monde depuis près d'un an. Difficile pour les gouvernements d'imaginer et de poser les premières pierres du « monde d'après ». Les rapports de forces entre les nations ont changé. La Chine s'est encore affirmée sur la scène internationale au grand agacement des États-Unis de Donald Trump. Celui-ci s'est fait plus agressif dans ce combat de puissances, prolongeant une tendance qui était déjà celle de Barack Obama et qui sera, à l'évidence, aussi celle de Joe Biden. Pascal Boniface, directeur de l'Institut de relations internationales et stratégiques (Iris), décrit tous ces bouleversements encore à l'œuvre. Mais il trace aussi des perspectives pour la France et l'Europe dans une réactivation du multilatéralisme et de la solidarité. Ce qui serait une chance pour notre continent.

François Ernenwein

**Chroniques de géo virale**  
de Michel Lussault  
Éd. Deux-cent-cinq,  
109 p., 15 €

Comment penser le monde, en géographe, avec le virus? C'est la question que s'est posée en mars dernier Michel Lussault, géographe à l'université de Lyon, où il dirige l'École urbaine. Afin d'« éviter un confinement idiot », il a donc proposé du 24 mars au 11 mai sur la chaîne YouTube 10 chroniques qu'il a réunies cet automne dans un petit livre. Sa thèse: dans un monde marqué par une urbanisation massive et le développement des échanges, il va falloir apprendre à mieux « vivre avec » le vivant – et le non-vivant, comme les virus, qui ont besoin de corps à infecter pour se développer. Ce qui va obliger à réfléchir à l'organisation de l'espace pour trouver une « bonne distance » avec la nature et ses habitants.

Vincent de Féligonde

**Et si la santé guidait le monde?**  
d'Éloi Laurent  
Les liens qui libèrent,  
192 p., 15,50 €

Le 7 avril 2020 restera comme ce moment inédit de l'histoire où la moitié de la population de la planète s'est retrouvée confinée pour se protéger du coronavirus. L'économiste Éloi Laurent veut y voir le moment révélateur d'un modèle de société à bout de souffle qui menace, à terme, de conduire à un véritable suicide collectif si l'on ne change pas résolument de cap. Pour cela, il propose de ranger au rayon des accessoires dépassés les vieux instruments de bord – croissance, déficit, dette – pour se donner comme nouvelle boussole la recherche de la « pleine santé » qui lie le bien-être humain à la vitalité de son environnement. L'enjeu reste la mise en place d'un « État social écologique » capable de prendre le relais de l'État providence pour garantir à chacun les conditions d'une vie saine et bonne qui est la vraie prospérité.

Antoine d'Abundo

**Est-ce déjà demain?**  
d'Ivan Krastev  
Traduit de l'anglais par  
Frédéric Joly et Amélie Petit  
Premier Parallèle, 118 p., 12 €

Dans ce petit livre publié simultanément dans 14 langues, le politologue bulgare Ivan Krastev se penche sur les bigarrures et les paradoxes du monde de l'après-Covid. Avec allant, il démonte les idées reçues nées du réemploi des grilles de lecture des crises passées (11-Septembre, récession de 2008, crise des réfugiés de 2015...). Non, la Chine ne prendra pas forcément le dessus, les démocraties ne sortiront pas forcément fragilisées, ni les nationalismes vainqueurs... Si l'art possède « le pouvoir de rendre le familier insolite », « la politique fonctionne exactement à l'inverse: elle nous pousse à considérer l'inconnu comme s'il nous était familier », prévient Ivan Krastev, qui invite au contraire à prendre toute la mesure de la nouveauté de cette crise.

Élodie Maurot

●●● manières de vivre doivent changer très vite, et qu'il nous faut donner du sens à ces changements. » Passé la sidération, c'est la nécessité d'apprendre à vivre avec l'incertitude, dans un régime d'attente. À vivre avec la peur, ou plutôt les peurs, peur de la mort, d'une vengeance de la nature, ou encore de l'étranger...

Ces peurs, de nature diverse, accompagnent la fragilité humaine depuis toujours, nous enseigne l'anthropologue. « *La peur est une force de l'imaginaire, positive ou négative, mais elle est là.* » La question n'est donc pas de les éliminer, comme prétendent le faire les politiques de la peur, les nourrissant en retour, mais de les domestiquer. Du Moyen Âge au Pacifique colombien, Michel Agier glane alors rituels et épouvantails, des pantins des carnivals aux « visions » latino-américaines, que les hommes ont inventés pour « regarder leurs peurs, en rire, et s'en libérer dans l'imaginaire ». Afin d'être moins captifs de ses usages politiques et médiatiques, à nous de créer à notre tour « une place pour loger la peur ». Preuve s'il en fallait que la culture est plus que jamais un bien essentiel.

Béatrice Bouniol